son désir sur l'homme », qu'elle a entraîné dans la transgression ; et sa convoitise la fera souffrir, son « désir » va remplir toute sa vie, comme la bile tout l'organisme d'un jaunissard (Comte dira qu'elle « n'a qu'une physiologie » ; corrigeons : quoi qu'elle fasse, elle *est* désir au point qu'il transsude, s'exhale d'elle, tourneboule les individus et les sociétés). Quant à l'esprit mauvais, il reste ce qu'il a choisi d'être pour séduire le couple. Son coup, il l'a perpétré en se présentant de telle façon qu'il restera incapable de se redresser encore, de s'élever même jusqu'au niveau d'obscure liberté, de bonheur à peine conscient, dont jouit la création inférieure, et de trouver d'autre aliment que la « poussière ». Tel est encore l'état du Mauvais, tel il sera tant qu'il existera. Le « pain des anges » (Psaume 77 : 25) — entendons le véritable, celui dont la Manne ne fut que la figure : la nourriture du Verbe incarné Lui-même, et dont sa sainte humanité n'a cessé de tirer vigueur (Sagesse, 16 : 20 ; Jean, 6 : 32 ; Apoc., 2 : 17 ; surtout Jean, 4 : 34), c'est-à-dire l'accomplissement de la volonté divine, l'appropriation vitale du Verbe, l' « adoptabilité » divine — ce pain des Anges, donc, manque au Diable, désormais. Et, comme il est essentiellement précaire, hypothéqué par le non-être — comme vous et moi, d'ailleurs — comme il n'a pas en lui de quoi se maintenir indéfectiblement dans l'être, comme il a choisi pour « calice », « part d'héritage » et « portion délicieuse », comme dit le Psaume 15, l'anarchie, l'anomie — alors que l'être, s'il n'est pas infini, s'il ne subsiste point par soi, n'a de réalité, de présence, qu'à titre de maille dans un réseau de rapports — Satan se voit poussé, d'ailleurs avec tous les immondes esprits qui jouèrent sa carte, à jouer le pique-assiette ontologique de toute la création. Il lui faut alimenter sa substance, étoffer sa durée, remplir son vide, en chapardant et grapillant ce qu'il peut dans le monde des vivants. C'est lui qui, dans la parabole du Semeur, volète comme un oiseau de mauvais augure autour du paysan, guettant la trajectoire de la semence : sitôt que la Parole de Dieu tombe « le long du chemin » — non pas en plein champ, non pas au cœur de nos personnes, mais en bordure, à la frange de notre être — il se jette dessus, la trouve déjà foulée aux pieds, parce que le sol est dur et résistant, sec, sans rien de friable ou de tendre, et la mange (Marc, 4 : 4, 15 ; Luc, 8 : 5, 12) ; cette *Parole* de Dieu, desséchée, broyée, devient pour lui la *lettre*... ce qui devait propager la vie, désormais « tue », « ne sert de rien », ce qui signifie qu'elle *sert le Rien*... il s'en nourrit, et elle suscite en lui, comme la Parole vivante et vivifiante, la Foi ; mais cette foi-ci le fait « trembler ». Et il en alimente ceux qui se sont confiés en lui (Jean, 6 : 63 ; 2 Cor., 3 : 6 ; Jacques, 2 : 19).

La Manne rancie, souillée, devenue poison, telle qu'il la trouve au cœur des hommes qu'il asservit, c'est sa nourriture préférentielle : *défaire* la volonté du Père (cf. Jean, 4 : 34) ; c'est là le « pain » qu'il proposait au Messie, dans le désert, de substituer à la Parole de Dieu (Matt., 4 : 3). Le Christ nous donne sa Chair en guise de pain (Jean, 6 : 51), son Cœur de chair, son humanité déifiée ; Satan préfère les cœurs de pierre (Ézéchiel, 11 : 19 ; 36 : 26 ; cf. Éph., 4 : 23-24) et les multiplie volontiers en guise de pains : c'est là ce que *ce* père donne à *ses* enfants (cf. Matt., 7 : 9 ; Jean, 8 : 44).

Mais tout fait farine à son moulin, et ce qui d'habitude le sustente, faute de mieux, c'est la vase qui, tout au fond de notre nature, attend d'être lappée par le Dragon : cette « terre » dont l'homme est fait, tiré, quant à ses parties inférieures, « basses » depuis la Chute, ce que Shakespeare